





**Et la muse m'a  
fait l'un des fils  
de la Grèce.**

**Gérard de Nerval**

# SOUS LE SIGNE DE NERVAL

... La Thève bruissait à notre gauche, laissant à ses coudes des remous d'eau stagnante où s'épanouissaient des nénuphars jaunes et blancs, où éclatait comme des pâquerettes la frêle broderie des étoiles d'eau. Les plaines étaient couvertes de javelles et de meules de foin, dont l'odeur me portait à la tête sans m'enivrer, comme faisait autrefois la fraîche senteur des bois et des halliers d'épines fleuries.

Nous n'eûmes pas l'idée de les traverser de nouveau ;

« Sylvie, lui dis-je, vous ne m'aimez plus ! »

Elle soupira.

« Mon ami, me dit-elle, il faut se faire une raison ; les choses ne vont pas comme nous voulons dans la vie.

Vous m'avez parlé autrefois de la nouvelle Héloïse, je l'ai lue, et j'ai frémi en tombant d'abord sur cette phrase :

« Toute jeune fille qui lira ce livre est perdue. »

Cependant j'ai passé outre, me fiant sur ma raison .

Vous souvenez-vous du jour où nous avons revêtu les habits de noce de ma tante ?

Les gravures du livre présentaient aussi les amoureux sous de vieux costumes du temps passé, de sorte que pour moi vous étiez Saint-Preux et je me retrouvais dans Julie.

Ah, que n'êtes vous revenu alors ! Mais vous étiez, disait-on en Italie. Vous en avez vu là-bas de bien plus jolies que moi ! – Aucune, Sylvie, qui ait votre regard et les traits purs de votre visage.

Vous êtes une nymphe antique qui vous ignorez.

D'ailleurs les bois de cette contrée sont aussi beaux que ceux de la campagne romaine. Il y a là-bas des masses de granit non moins sublimes, et une cascade qui tombe du haut des rochers comme celle de Terni. Je n'ai rien vu là-bas que je puisse regretter ici. – Et à Paris ? dit-elle – A Paris... »  
Je secouai la tête sans répondre.

Tout à coup je pensai à l'image vaine qui m'avait égaré si longtemps.

« Sylvie, dis-je, arrêtons-nous ici le voulez-vous ?

Je me jetai à ses pieds ; je confessai en pleurant à chaudes larmes mes irrésolutions, mes caprices ; j'évoquai le spectre funeste qui traversait ma vie .

- Sauvez-moi ! ajoutai-je, je reviens à vous pour toujours. » Elle tourna vers moi ses regards attendris...

En ce moment, notre entretien fut interrompu par de violents éclats de rire.

*Gérard de Nerval*  
*Extrait de « Sylvie, VIII Le bal de Loisy*

# EDITO

Dans Myrtho 5 j'aiguisai votre esprit critique en affirmant avec conviction que si l'on faisait une distinction entre les arts, la littérature et donc la poésie qui en est la pointe extrême, méritait, mieux que tous les autres arts le qualificatif de « majeur ».

Demeure cependant la question de savoir si la distinction entre art majeur et art mineur est pertinente. Il me semble que les œuvres citées dans liste dressée ci-dessous apportent réponse. Souvenez-vous de celles que vous avez vues et, si vous avez le temps, allez voir les images de celles que vous ne connaissez pas.

## *Art du vitrail*

Les Quinze verrières de la Ste Chapelle dont les vitraux racontent l'ancien et le nouveau testaments.

Les rosaces de Notre Dame de Paris.

Les vitraux conçus par Chagall pour l'église de tous les saints à Tudeley dans le Kent au sud-est de l'Angleterre; ceux de Manessier dans l'église de Ste Bénigne à Pontarlier ou Notre-Dame de Plaimpalais à Alby-sur-Chéran.

## *Mosaïques*

Mosaïques byzantines de la basilique San Vitale à Ravenne: L'arc triomphal ; l'Agneau mystique ; l'impératrice Théodora et sa cour.

Mosaïques du musée du Bardo à Tunis : Ulysse résistant aux sirènes ; le poète latin Virgile entouré des Muses Clio et Melpomène ; une scène de chasse.

Mosaïques de Sainte Sophie à Istanbul : le Christ Pantocrator ( Tout puissant) ; la vierge Marie Théotokos ( qui a enfanté Dieu).

## *Les meubles conçus par les ébénistes prestigieux comme*

André-Claude Boulle (1642 - 1732 )

Bernard Van Riesenbourg (1700 - 1760 )

Jean-François Oeben ( 1721 - 1763 )

Jean-Marie Reisener (1734 - 1806 )

## ***Tapiserie***

**Les dix pièces de la tenture de « David et Bethsabée » réalisée à Bruxelles aux alentours de 1925.**

**« La dame à la licorne » ; six pièces rassemblées à l'hôtel de Cluny à Paris et qui représentent les cinq sens sous forme allégorique.**

**« La tenture de l'Apocalypse » exposée au château d'Angers : six pièces de quatorze tableaux chacune, inspirées du texte de l'apôtre Jean.**

## ***Lustrerie***

**Les lustres de la galerie des glaces à Versailles.**

**Le polycandélon de la grande mosquée de Kairouan.**

**Le grand lustre de Bohème dans la salle des cérémonies du palais Delmabahçe à Istanbul.**

## ***Orfèvrerie***

**Les services de table et ensembles de pièces de Jean-Baptiste Claude Odier ( 1763 – 1850 ).**

**L'orfèvre russe Pierre-Karl Fabergé doit sa célébrité aux cinquante quatre œufs en pierres semi-précieuses et métaux nobles commandés par les tsars Alexandre III et Nicolas II , à l'occasion de la fête de Pâques, pour leurs épouses respectives, Marie Fedorovna et Alexandra Fedorovna.**

**A votre avis, l'art pratiqué par les créateurs de ces œuvres mérite-t-il le qualificatif de « mineur » ?**

# LES PAGES CLASSIQUES

« Il n'y a pas d'amour heureux »

Aragon



# Antiquité

Et se taisant, il m'embrassa, et je le pris  
Dans mes bras, et dans mon lit je lui fis place.  
Une douce chaleur monta du plus profond  
De nos corps rapprochés ; nous fîmes ce que font  
Ceux qui s'aiment. Bientôt, tous les deux , à voix basse,  
Comblés, nous devisions, l'un de l'autre contents.  
Mais à quoi bon, ô Reine, évoquer ce mystère ?  
Nous nous aimions. Suffit. Et le reste est à taire.

Et ce bonheur dura : Delphis vint chaque jour.  
Et je l'aimais, et il m'aimait. Puis quelque temps  
Passa... Sans qu'il fît signe... Et enfin aujourd'hui,  
A l'heure où sur le ciel et la mer l'aube luit,  
Une vieille survint qui me parla de lui.  
C'est la mère de Mélixo notre flûtiste,  
Qui sait tout ce qu'on fait en ville, et chaque bruit  
Qui court. Elle m'a dit que Delphis aime ailleurs.  
Mais si c'est un garçon ou une femme  
La vieille, jusqu'ici ne le sait pas encore.  
Mais il aime. Aux festins, il boit à son amour  
Sans le nommer, et escorté de ses meilleurs  
Amis, en brandissant une torche allumée,  
Il se rend sur le seuil de la maison aimée  
Et la fleurit... Mais j'ai dessein de me venger.  
Je garde dans un coffre un poison étranger,  
Assyrien, qu'on dit insidieux et fort.  
Et dès demain Delphis aux portes de la mort  
Ira frapper.

*Théocrite La magicienne*

*Musset nous l'a bien dit : « On ne badine pas avec l'amour » ! Théocrite (III<sup>ème</sup> siècle avant notre ère) le savait déjà.*



# Moyen Age

*Amics en gran cossirier  
Ami dans une grande angoisse*

J'ai été dans une dure angoisse  
Pour un chevalier que j'ai eu  
Et je veux qu'il soit su en tous les temps  
Que je l'aimais par-dessus tout.  
Mais je vois que je suis trahie  
Car je ne lui donnai pas mon amour.  
J'ai été en grande erreur  
Au lit comme toute vêtue.

Je voudrais tant mon chevalier  
Tenir un soir entre mes bras, nu  
Et qu'il se trouve comblé  
Que je lui serve de coussin.  
Je suis plus amoureuse de lui  
Que jamais Flore de Blanchefleur.\*  
Je lui donne mon cœur, mon amour,  
Mon sens, mes yeux et ma vie.

Bel ami, charmant et bon,  
Quand vous tiendrai-je en mon pouvoir,  
Quand coucherais-je avec vous un soir,  
Vous donnant un baiser amoureux ?  
Sachez que j'ai grand désir  
De vous à la place du mari,  
Pourvu que vous m'ayez promis  
De faire tout à mon bon vouloir.

*La comtesse de Die  
( D'après la traduction de Jean Roubaud)*

*\* Allusion au conte de Flore et Blanchefleur, histoire de deux enfants nés le même jour , qui s'aiment et qui réussiront à s'épouser malgré de multiples obstacles.*

*On ne sait à peu près rien de la comtesse de Die ; l'époque même à laquelle elle vécut est incertaine : il s'agit en gros de la seconde moitié du XIIème siècle. La tradition s'obstine à la baptiser Béatrice, sans que rien ne permette de garantir la justesse de cette appellation. Elle était peut-être la fille de Guigue V , dauphin du Viennois ou de Guillaume Ier , comte de Valentinois. On trouve dans un chansonnier du siècle suivant cette courte mention : « La comtesse de Die épousa Guillaume de Poitiers ; elle était belle et bonne, devint amoureuse du seigneur Raimbaud d'Orange\* et fit à son sujet maintes bonnes poésies ». Nous avons d'elle cinq pièces dont deux fragmentaires et ses « cansos » laissent supposer que ses amours furent malheureuses.*

*« Je dois chanter des choses que je préférerais taire  
Tant ma rancœur est grande  
Envers celui que j'aime plus que tout.  
Pour lui ne valent ni grâce ni belles manières,  
Ni ma beauté, ni ma vertu ni mon entendement.  
Car il m'a trompée et trahie  
Comme si j'étais devenue méprisable. »*

*\* Raimbaud d'Orange est considéré comme le plus ancien troubadour provençal.*

*« Je ne chante pour oiseau ni pour fleur ni pour neige  
ni pour gelée  
ni même pour froid ni chaleur ni pour reverdir de près  
ni pour mille  
autres gaîtés je ne chante et ne fus chanteur mais  
pour ma seigneur  
que je sers puisqu'elle est du monde la plus belle.*

*Je viens de quitter la pire qui fut jamais vue ni trouvée  
et j'aime la  
plus belle au monde dame et la plus célébrée ainsi  
je ferai toute  
ma vie de rien d'autre je ne suis amant je crois  
qu'elle a de bons  
désirs envers moi à ce qu'il me semble.... »  
( adaptation Jacques Roubaud )*

# XVII ème siècle

*La scène se passe à Rome. La trame est simple. L'empereur Vespasien est mort. Son fils Titus lui succède sur le trône. Il a soumis la Palestine et il est rentré à Rome avec, dans sa suite, la reine Bérénice. Ils s'aiment et le mariage est annoncé. Mais « L'hymen chez les romains, n'admet qu'une romaine. / Rome hait tous les rois et Bérénice est reine. » (Acte I, Sc. 5 ; Paulin, confident de Titus). Titus doit renoncer à ce mariage interdit par la tradition : « Pour elle et pour Titus, il n'est pas d'hyménée. » (Acte II, Sc. I ; Titus).*

*Dans la cinquième scène du quatrième acte, face à Bérénice, Titus confirme sa décision. « Car enfin, ma Princesse, il faut nous séparer. » Bérénice peut alors exprimer son désarroi.*

**Hé bien ! réglez, cruel ; contentez votre gloire :  
Je ne dispute plus. J'attendais, pour vous croire,  
Que cette même bouche, après mille serments  
D'un amour qui devait unir tous nos moments,  
Cette bouche, à mes yeux s'avouant infidèle,  
M'ordonnât elle-même une absence éternelle.  
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu.  
Je n'écoute plus rien, et pour jamais, adieu.  
Pour jamais ! Ah ! Seigneur, songez-vous, en vous-même  
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime ?  
Dans, un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,  
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ?  
Que le jour recommence et que le jour finisse,  
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice  
Sans que de tout le jour je puisse voir Titus !**

*Jean Racine      Bérénice Acte IV Scène V*

*Dénouement*

*- Acte V, Sc. 5 ; Bérénice*

*« Vous m'aimez, vous me le soutenez  
Et cependant je pars et vous me l'ordonnez. »*

*- Dernière scène ; Bérénice*

*« ... Je veux en ce moment funeste  
Par un dernier effort couronner tout le reste.  
Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus.  
Adieu, Seigneur, réglez ; je ne vous verrai plus. »*

# XIX ème siècle

*De Félix Arvers ( 1806 – 1850 ) Sonnet*

**Mon âme a son secret, ma vie a son mystère,  
Un amour éternel en un moment conçu :  
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,  
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.**

**Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,  
Toujours à ses côtés, et pourtant solitaire.  
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,  
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.**

**Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,  
Elle suit son chemin, distraite et sans entendre  
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.**

**A l'austère devoir pieusement fidèle,  
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :  
« Quelle est donc cette femme ? » et ne comprendra  
pas.**

*Quelle est donc cette femme ? Bien sûr, on s'est posé la question ; d'autant plus qu'en son temps, Félix Arvers est un auteur à succès : il publie une douzaine de comédies légères et mène une vie de dandy. Il a ses entrées dans les théâtres parisiens et fréquente l' Arsenal, ancienne résidence des grands maîtres de l'artillerie où se réunissent érudits, hommes de lettres et artistes ; Heredia et Nodier y tiennent salon.*

*Le « Sonnet », paru en 1833 fit la gloire d'Arvers ; l'un des « tubes » les plus populaires du XIXème siècle et Gainsbourg l'a chanté dans les années 60.*

*Quelle est donc cette inconnue ? On retient généralement qu'il s'agissait de Mme Mennessier, fille de Charles Nodier, courtisée par plus d'un poète et que Musset lui-même honora d'un poème. Pourtant certains prétendent qu'il s'agissait d'Adèle Hugo, l'épouse du grand Totor\*. Les deux rimes du dernier tercet, « fidèle » et « d'elle », seraient une allusion discrète au prénom de la dame. L'argument paraît faible, mais le général Arvers, cousin du poète, soutenait cette explication.*

*Marie Nodier ? Adèle Hugo ? à moins que ce ne soit qu'une fiction littéraire ou, comme l'a suggéré un chroniqueur de « L'Yonne républicaine » au début des années 2000, un amour de jeunesse.*

*\* C'est ainsi que l'appelait l'abbé Juget, mon professeur de lettres en classe de 1ère ! Peut-être ne lui pardonnait-il pas de s'être opposé à la loi Falloux.*

*C'est aussi le diminutif qu'employait Juliette Drouet s'adressant à son amant.*

*L'abbé Juget nous disait aussi qu'au lit elle réchauffait les pieds du poète. Il ne nous parlait pas des autres activités : nous étions séminaristes !*

### *Les roses d'Ispahan*

Les roses d'Ispahan dans leur gaine de mousse ,  
Les jardins de Mossoul, les fleurs de l'oranger  
Ont un parfum moins frais, ont une odeur moins douce  
O blanche Leïlah ! que ton souffle léger.

Ta lèvre est de corail, et ton rire léger  
Sonne mieux que l'eau vive et d'une voix plus douce  
Mieux que le vent joyeux qui berce l'oranger,  
Mieux que l'oiseau qui chante au bord d'un nid de  
mousse...

O Leïlah ! depuis que de leur vol léger  
Tous les baisers ont fui de ta lèvre si douce,  
Il n'est plus de parfum dans le pâle oranger  
Plus de céleste arôme aux roses dans leur mousse...

Oh ! que ton jeune amour, ce papillon léger,  
Revienne vers mon cœur d'une aile prompte et douce,  
Et qu'il parfume encor les fleurs de l'oranger,  
Les roses d'Ispahan dans leur gaine de mousse !

*Charles Leconte de l'Isle Poèmes tragiques*

*Virtuosité technique*

*...mousse ... oranger ... douce ... léger  
repris dans chaque strophe à la rime.*

## Romance

Ménestrel qui vais par le monde,  
N'ayant rien que mon gai savoir,  
Si vous m'aimiez, ô belle blonde,  
Je me croirais un riche avoir ;  
Comme Pétrarque aux pieds de son idole,  
A vos genoux courbé bien bas, bien bas,  
J'oublierais tout, voire le Capitole,  
Si vous m'aimiez... mais vous ne m'aimez pas

Si vous m'aimiez, ô belle blonde !  
De vos baisers seuls j'aurais faim  
Et, sourd à son voisin qui gronde,  
Mon cœur s'enivrerait enfin ;  
Cœur mendiant, il va, de femme en femme,  
Criant misère, et sans secours hélas !  
Le pauvre meurt ; il renaîtrait, madame,  
Si vous m'aimiez...mais vous ne m'aimez pas.

Et mes chansons fraîches écloses,  
Au vent du matin et du soir,  
Iraient à vous, comme les roses  
Qui pleuvent devant l'ostensoir.  
Purifiant l'air de Paris, madame,  
Où vous iriez j'irais, et, sur vos pas,  
Comme un parfum, je brûlerais mon âme,  
Si vous m'aimiez... mais vous ne m'aimez pas ...

### *Hégésippe Moreau*

*« Enfant naturel, Hégésippe Moreau (1810 – 1838) fut élevé par les fermiers chez lesquels sa mère avait été placée, près de Provins. Il fit ses études au séminaire d'Avon et devint correcteur d'imprimerie, emploi qu'il ne garda pas longtemps. Il s'enthousiasma pour la révolution de 1830, combattit sur les barricades, puis tomba dans la pire des misères. Il couchait sous les ponts et se nourrissait de débris. Il retourna à Provins en 1833, y fonda un petit journal, « Diogène ». Mais il y prit à parti les magistrats de la ville et dut s'enfuir à Paris l'année suivante. A bout de ressource, il mourut\* à l'hôpital de la Charité. »*

*Bernard Devaille – Mille et cent ans de Poésie Française*

*\*De la tuberculose.*

## L'inconnue

C'était un soir où tout brillait de feux ;  
Un soir qu'éclatant de lumières  
Tivoli lassait les paupières  
De mille curieux.

Là des bosquets blanchis ; là des masses plus  
sombres ;  
Des soleils de cristal, des jours brusques, des ombres  
Qui s'agitent sur le gazon ;  
Aux branches des ormeaux des lampes suspendues ;  
Des nacelles dans l'air ; d'innombrables statues  
Et des chœurs qui dansent en rond !

O jardins enchantés ! scènes éblouissantes !  
Brises du soir ! zéphyr ! haleines caressantes !  
Air brûlant, imprégné de désirs et d'amour !  
Femmes, qu'on suit de l'œil de détour en détour !  
Tumulte ! Bals confus, aux amants si propices !  
Tourbillon entraînant ! Tivoli !... – Quand mon cœur,  
Froissé par le dégoût, mais ardent au bonheur,  
Voudra du souvenir savourer les délices,  
J'irai sous tes arceaux, à la place où brilla,  
Comme un astre d'argent, comme un blanc météore,  
Comme un premier éclat d'une naissante aurore,  
Cette belle inconnue... Et je dirai : « C'est là ! »

C'est là qu'elle s'assit, rêveuse  
Et fermant ses yeux à demi,  
Là qu'elle demeura, pâle et silencieuse,  
Près d'un vieil époux endormi.

Malheureuse peut-être au sein de la richesse !  
Malheureuse peut-être avec tant de jeunesse ! ...  
Comme elle était belle, grand Dieu !  
Et je l'oublirais , moi !... j'oublierai ma tristesse  
Et son regard qui semblait un adieu !

...



Non !... Non, jamais ! – Un jour, dans les fêtes  
bruyantes

De plaisir, de beauté, des femmes rayonnantes

Pourront étaler à mes yeux

De leurs dix-huit printemps les grâces orgueilleuses,

Et tracer, en riant, dans leurs danses joyeuses,

Des pas voluptueux ;

Quand je verrai leurs rangs s'ouvrir à mon passage,

Quand j'aurai vu rougir leur gracieux visage

Peut-être alors mon cœur palpitera ;

A mes regards une autre sera belle ;

Mais je dirai : Ce n'est pas elle...

Et mon bonheur s'envolera.

*Charles Dovalle*

*Né à Montreuil-Bellay (Maine et Loire) en 1807, Charles Dovalle meurt à Paris en 1829 à 22ans. Provoqué en duel par un certain Mira, directeur de théâtre qu'il avait moqué dans un article de journal, il fut touché mortellement. La troisième balle traversa les feuillets de ses derniers poèmes qu'il portait sur lui avant de lui percer le cœur.*

*Son recueil intitulé « Le sylphe », paru en 1830, est préfacé par Victor Hugo. « Tout dans ce livre d'un poète si fatalement prédestiné, tout est grâce, tendresse, fraîcheur, douceur harmonieuse, suave et molle rêverie. »*

*Cette préface, parue en pleine bataille d'Hernani, transpose du théâtre à la poésie les idées exprimées dans la préface de « Cromwell », insistant sur la liberté dans l'art. « En y réfléchissant, la chose semble plus singulière encore. Un grand mouvement, un vaste progrès avec lequel sympathisait M. Dovalle s'accomplit dans l'art... C'est le principe de liberté qui, après s'être établi dans l'Etat et après y avoir changé la face de toute chose, poursuit sa marche, passe du monde matériel au monde intellectuel et vient renouveler l'art, comme il a renouvelé la société. »*



# XX ème siècle

Sous le pont Mirabeau coule la Seine  
Et nos amours  
Faut-il qu'il m'en souviennne  
La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face  
Tandis que sous  
Le pont de nos bras passe  
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante  
L'amour s'en va  
Comme la vie est lente  
Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines  
Ni temps passé  
Ni les amours reviennent  
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

**Il n'y a pas d'amour heureux**

**Rien n'est jamais acquis à l'homme Ni sa force  
Ni sa faiblesse ni son cœur Et quand il croit  
Ouvrir ses bras son ombre est celle d'une croix  
Et quand il croit serrer son bonheur il le broie  
Sa vie est un étrange et douloureux divorce  
Il n'y a pas d'amour heureux**

**Sa vie Elle ressemble à ces soldats sans armes  
Qu'on avait habillés pour un autre destin  
A quoi peut leur servir de se lever matin  
Eux qu'on retrouve au soir désœuvrés incertains  
Dites ces mots Ma vie Et retenez vos larmes  
Il n'y a pas d'amour heureux**

**Mon bel amour mon cher amour ma déchirure  
Je te porte dans moi comme un oiseau blessé  
Et ceux-là sans savoir nous regardent passer  
Répétant après moi les mots que j'ai tressés  
Et qui pour tes grands yeux tout aussitôt moururent  
Il n'y a pas d'amour heureux**

**Le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard  
Que pleurent dans la nuit nos cœurs à l'unisson  
Ce qu'il faut de malheur pour la moindre chanson  
Ce qu'il faut de regrets pour payer un frisson  
Ce qu'il faut de sanglots pour un air de guitare  
Il n'y a pas d'amour heureux**

**Il n'y a pas d'amour qui ne soit à douleur  
Il n'y a pas d'amour dont on ne soit meurtri  
Il n'y a pas d'amour dont on ne soit flétri  
Et pas plus que de toi l'amour de la patrie  
Il n'y a pas d'amour qui ne vive de pleurs  
Il n'y a pas d'amour heureux  
Mais c'est notre amour à tous deux.**

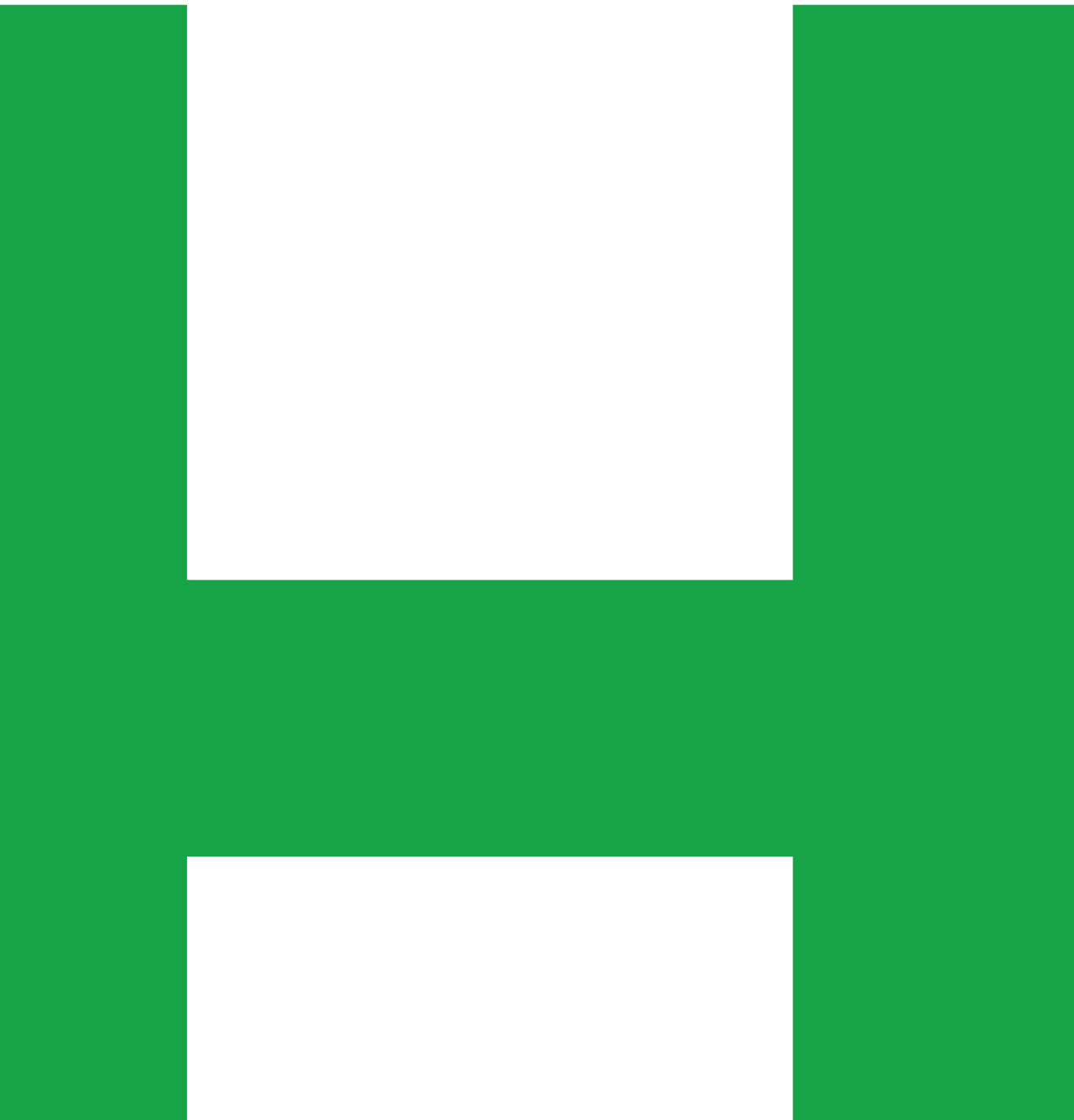
I.M. Anastasie Retzuch , Duchesse de Waydberg

Tu dors dans le caveau de ta famille, à Syra  
En robe de bal et souliers de satin blanc à boucles d'or.

Avec l'anneau des ducs de Waydberg au doigt,  
Avec tes bracelets énormes à tes bras fermes  
Où les veines apparaissent toujours d'azur,  
Gorgées des drogues de l'embaumement ;  
O Tassoula, où sont tes grands éclats de rire,  
Ta lèvre au retroussis hargneux et souriant,  
Les mots que tu disais avec ces lèvres lourdes  
Et la grâce infinie de ton corps souple et dur ?  
Pourtant je ne m'attendris pas tellement sur ton  
compte ;  
Tu as été pour moi trop cruellement parisienne,  
C'est à dire sans âme, ni cœur, ni sens,  
Ne songeant qu'au « pognon » et à « la rigolade »,  
O flèche dans la plaie d'un cœur d'écrivain malade !  
Hélas, je n'ai pas encore rencontré de femme  
(Cela m'est égal peut-être au fond )  
Des femmes comme en eurent les poètes allemands et  
italiens,  
Des femmes « pour les comprendre ».  
J'ai été, pourtant, un homme de génie assez tendre !  
Je suis resté tout seul et sans inspiratrice,  
Comme un bon poète français que je m'efforce d'être.  
Comme tous les poètes français, ironique, - et cocu ;  
Wolfgang, il était heureux, ce bougre-là !  
L'amour des peuples, s'étendait devant ses pas  
Comme le manteau d'un étudiant sous les pieds d'une  
jeune fille,  
Tandis qu'elle traverse la place en baissant les yeux. -  
Ah ! Pauvre Monsieur Barnabooth du N. de D. - !  
Et pourtant, ma petite morte, Tassoula !  
J'irai quelque jour, quand j'aurai l'âme à ça,  
Pieusement te regarder dormir, à Syra.  
Car, si tu n'as pas levé vers moi des yeux pleins de  
pensée  
Ou pleins de rêves,  
( Je n'en vaudrais peut-être pas la peine )  
T'avais du chic, tout de même

*Valéry Larbaud*

# MES POETES DE COEUR



*« A la fin tu es las de ce monde ancien / Bergère ô tour Eifel le troupeau des ponts bêle ce matin / Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine » Ainsi commence le poème intitulé « Zone » par lequel Guillaume Apollinaire ouvre « Alcools », son premier recueil en vers paru en 1913 et qui regroupe des poèmes écrits entre 1898 et la date de parution. On y trouve des textes extrêmement divers. On peut cependant déterminer quelques thèmes évidents et d'abord celui de l'amour, récurrent dans la poésie d'Apollinaire, sachant qu'il s'agit le plus souvent d'amours malheureuses. La « chanson du mal aimé » évoque Annie Playden, une jeune anglaise, rencontrée lors d'un séjour en Allemagne ; amour sans lendemain : la jeune fille refuse le mariage et s'en retourne en Angleterre. Apollinaire regroupe plusieurs poèmes ramenés de deux voyages à Londres durant lesquels il va, en vain, chercher la jeune fille.*

### **La chanson du mal aimé**

**Un soir de demi-brume à Londres  
Un voyou qui ressemblait à  
Mon amour vint à ma rencontre  
et le regard qu'il me jeta  
Me fit hausser les yeux de honte**

**Je suivis ce mauvais garçon  
Qui sifflotait mains dans les poches  
Nous semblions entre les maisons  
Onde ouverte de la mer rouge  
Moi les Hébreux lui Pharaon...**

...

**Au tournant d'une rue brûlant  
De tous les feux de ses façades  
Plaies du brouillard sanguinolent  
Où se lamentaient les façades  
Une femme lui ressemblant**

**C'était son regard d'inhumaine  
La cicatrice à son cou nu  
Sortit seule d'une taverne  
Au moment où je reconnus  
La fausseté de l'amour même ...**

...

Adieu fausse amour confondu  
Avec la femme qui s'éloigne  
Avec celle que j'ai perdue  
L'année dernière en Allemagne  
Et que je ne reverrai jamais plus

Voie lactée ô sœur lumineuse  
Des blancs ruisseaux de Chanaan  
Et des corps blancs des amoureuses  
Nageurs morts suivront nous d'ahan  
Ton cours vers d'autres nébuleuses

\*\*\*

...

...

Moi qui sais des lais pour les reines  
Les plaintes de mes années  
Des hymnes d'esclave aux murènes  
La romance du mal aimé  
Et des chansons pour les sirènes

L'amour est mort j'en suis tremblant  
J'adore les belles idoles  
Les souvenirs lui ressemblant  
Comme la femme de Mausole\*  
Je reste fidèle et dolent

Je suis fidèle comme un dogue  
Au maître le lierre au tronc  
Et les Cosaques Zaporogues  
Ivrognes pieux et larrons  
Aux steppes et au décalogue

*\* Artémise avait épousé son frère Mausole ( 410-353 av.J.C.) , satrape de Carie en Asie Mineure. Sa mort la laisse inconsolable. Elle fait construire à Halicarnasse, capitale de la Carie, un tombeau qu'on appellera le Mausolée et qui sera considéré comme l'une des sept merveilles du monde. Mais le tombeau reste vide ; en effet, selon Aulu-Gelle, quotidiennement Artémise mêle à sa boisson les cendres de son frère, devenant elle même le véritable mausolée.*

*De mai 1901 à août 1902 Apollinaire séjourne en Allemagne dans un château de Rhénanie où il est engagé par Mme Elinor Hölteroff, vicomtesse de Milhau, comme précepteur de sa fille dont Annie Playden est la gouvernante. Outre sa déception d'amoureux éconduit, Apollinaire rapporte de ce séjour une série de poèmes qu'il envisage de publier dans un recueil intitulé « Le vent du Rhin » ; il n'en garde finalement qu'une quinzaine qui figureront dans « Alcools » dont neuf regroupés sous le titre « Rhénanes ». C'est personnellement ce que je préfère dans la poésie d'Apollinaire.*

### **Nuit Rhénane**

**Mon verre est plein d'un vin trembleur comme une  
flamme**

**Ecoutez la chanson lente d'un batelier**

**Qui raconte avoir vu sous la lune sept femmes**

**Tordre leurs cheveux verts et longs jusqu'à leurs pieds**

**Debout chantez plus haut en dansant une ronde**

**Que je n'entende plus le chant du batelier**

**Et mettez près de moi toutes les filles blondes**

**Au regard immobile aux nattes repliées**

**Le Rhin le Rhin est ivre où les vignes se mirent**

**tout l'or des nuits tombe en tremblant s'y refléter**

**La voix chante toujours à en râle-mourir**

**Ces fées aux cheveux verts qui incantent l'été**

**Mon verre s'est brisé comme un éclat de rire**

## **Mai**

**Le mai le joli mai en barque sur le Rhin  
Des dames regardaient du haut de la montagne  
Vous êtes si jolies mais la barque s'éloigne  
Qui donc a fait pleurer les saules riverains**

**Or des vergers fleuris se figeaient en arrière  
Les pétales tombés des cerisiers de mai  
Sont les ongles de celle que j'ai tant aimée  
Les pétales fleuris sont comme ses paupières**

**Sur le chemin du bord du fleuve lentement  
Un ours un singe un chien mené par des tziganes  
Suivaient une roulotte traînée par un âne  
Tandis que s'éloignait dans les vignes rhénanes  
Sur un fifre lointain un air de régiment**

**Le mai le joli mai a paré les ruines  
De lierre de vigne vierge et de rosiers  
Le vent du Rhin secoue sur le bord les osiers  
Et les roseaux jaseurs et les fleurs nues des vignes**



## La Loreley

A Baccharach il y avait une sorcière blonde  
Qui laissait mourir tous les hommes à la ronde

Devant son tribunal l'évêque la fit citer  
D'avance il l'absolvit à cause de sa beauté

O belle Loreley aux yeux pleins de pierreries  
De quel magicien tiens-tu ta sorcellerie

Je suis lasse de vivre et mes yeux sont maudits  
Ceux qui m'ont regardé évêque en ont péri

Mes yeux ce sont des flammes et non des pierreries  
Jetez jetez aux flammes cette sorcellerie

Je flambe dans ces flammes ô belle Loreley  
Qu'un autre te condamne tu m'as ensorcelé

Evêque vous riez Priez plutôt pour moi la Vierge  
Faites-moi donc mourir et que Dieu vous protège

Mon amant est parti pour un pays lointain  
Faites-moi donc mourir puisque je n'aime rien

Mon cœur me fait si mal il faut bien que je meure  
Si je me regardais il faudrait que j'en meure

Mon cœur me fait si mal depuis qu'il n'est plus là  
Mon cœur me fit si mal du jour où il s'en alla

L'évêque fit venir trois chevaliers avec leurs lances  
Menez jusqu'au couvent cette femme en démence

Va-t-en Lore en folie va Lore aux yeux tremblants  
Tu seras une nonne vêtue de noir et blanc

...

Puis ils s'en allèrent sur la route tous les quatre  
La Loreley les implorait et ses yeux brillaient comme  
des astres

Chevaliers laissez-moi monter sur ce rocher si haut  
Pour voir une fois encore mon beau château

Pour me mirer une fois encore dans le fleuve  
Puis j'irai au couvent des vierges et des veuves

Là-haut le vent tordait ses cheveux déroulés  
Les chevaliers criaient Loreley Loreley

Tout là-bas sur le Rhin s'en vient une nacelle  
Et mon amant s'y tient il m'a vue il m'appelle

Mon cœur devient si doux c'est mon amant qui vient  
Elle se penche alors et tombe dans le Rhin

Pour avoir vu dans l'eau la belle Loreley  
Ses yeux couleur du Rhin ses cheveux de soleil

*A l'origine la Lorelei est une falaise qui domine le Rhin d'une hauteur de 132 mètres. Une légende reprise par les poètes allemands Brentano et Heine assurait qu'une sirène, tirant son nom du lieu, à moins que ce ne soit l'inverse, attirait par ses chants les bateliers qui venaient faire naufrage sur les rochers.*

*Autre poème tiré d' «Alcools »*

### **Automne**

**Dans le brouillard s'en vont un paysan cagneux  
Et son bœuf lentement dans le brouillard d'automne  
Qui cache les hameaux pauvres et vergogneux**

**Et s'en allant là-bas le paysan chantonne  
Une chanson d'amour et d'infidélité  
Qui parle d'une bague et d'un cœur que l'on brise**

**Oh ! L'automne a fait mourir l'été  
Dans le brouillard s'en vont deux silhouettes grises**

# RÉFLEXIONS SUR LA POÉSIE

R

***Dans le dernier numéro de Myrtho, je terminais ma réflexion sur une allusion à Pascal.***

***Blaise Pascal ( 1623 – 1662 ) fut un génie précoce. Dès l'âge de douze ans, il aurait redécouvert la 32ème proposition d'Euclide.***

***A 17 ans il rédige un traité de géométrie « L'essai sur les coniques ».***

***Vers 1642, il met au point ce qu'il appelle la machine arithmétique, ancêtre de la machine à calculer.***

***Avec l'aide de son beau-frère Florin Périer qui conduit une série d'expériences au Puy de Dôme en suivant scrupuleusement ses consignes, il prouve l'existence de la pression atmosphérique.***

***Mathématicien, physicien de haut niveau - je n'ai relaté ci-dessus que quelques traits – c'est aussi un géant de la littérature. Je ne disserterais pas sur son œuvre littéraire ; on sait son talent de polémiste au service du jansénisme dans les « Provinciales » et la profondeur philosophique de ses « Pensées ».***

***Polémiste donc, philosophe, théologien, moraliste... je n'ai jamais lu nulle part qu'il était poète. Et pourtant...***

***Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'entourent. Qu'il regarde cette éclatante lumière, mise comme une lampe pour éclairer l'univers, que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre ; elle se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère dont le centre est partout, la circonférence nulle part.....***

***Après l'infiniment grand, avec la même force dans la démonstration Pascal évoque l'infiniment petit.***

***Certes le texte est en prose mais on me concèdera son caractère poétique. Je prétends même que, si je l'avais présenté en utilisant la liberté que laisse la poésie moderne quant à la disposition des lignes, on pourrait parler de poème.***

***Dans ce texte, le scientifique – rigueur de la démonstration – rencontre le poète – puissance de l'imagination -. L'intuition qui conduit à cette vision grandiose des deux infinis n'est-elle pas celle du poète aussi bien que celle du savant ? Je vois dans cette « pensée » l'illustration parfaite des propos de Saint John Perse que je rapportai dans le numéro d'août dernier et qui mettent sur un plan d'égalité « la grande aventure de l'esprit poétique » et « les ouvertures dramatiques de la science moderne. »***

***Autre texte. Dans la nuit du lundi 23 au mardi 24 novembre 1654, « de dix heures et demi du soir à minuit et demi », Pascal vit une expérience mystique fulgurante. On parle d'une « nuit de feu ». Il note immédiatement la relation de ce moment éblouissant. C'est un texte que ses proches considèrent comme un « mémorial » qu'il conservera sa vie durant, dans la doublure de son vêtement.***

**Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, non des philosophes et des savants.**

**Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix.**

***Deum meum et Deum vestrum .Ton Dieu sera mon Dieu.***

**Oubli du monde et de tout hormis Dieu.**

**Il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Évangile.**

**Grandeur de l'âme humaine.**

**« Père juste, le monde ne t'a pas connu, mais je t'ai connu... »**

**Joie, joie, joie, pleurs de joie.**

**Je m'en suis séparé.**

***Dereliquerunt me fontem aquae vivae.***

**« Mon Dieu, me quitterez-vous ? »**

**Que je n'en sois pas séparé éternellement.**

**« Cette est la vie éternelle ; qu'ils te connaissent seul vrai dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ. »**

**Jésus Christ. Jésus Christ.**

**Je m'en suis séparé ; je l'ai fui, renoncé, crucifié**

**Que je n'en sois jamais séparé**

**Il ne se conserve que dans les voies enseignées dans l'Évangile.**

**Renonciation totale et douce.**

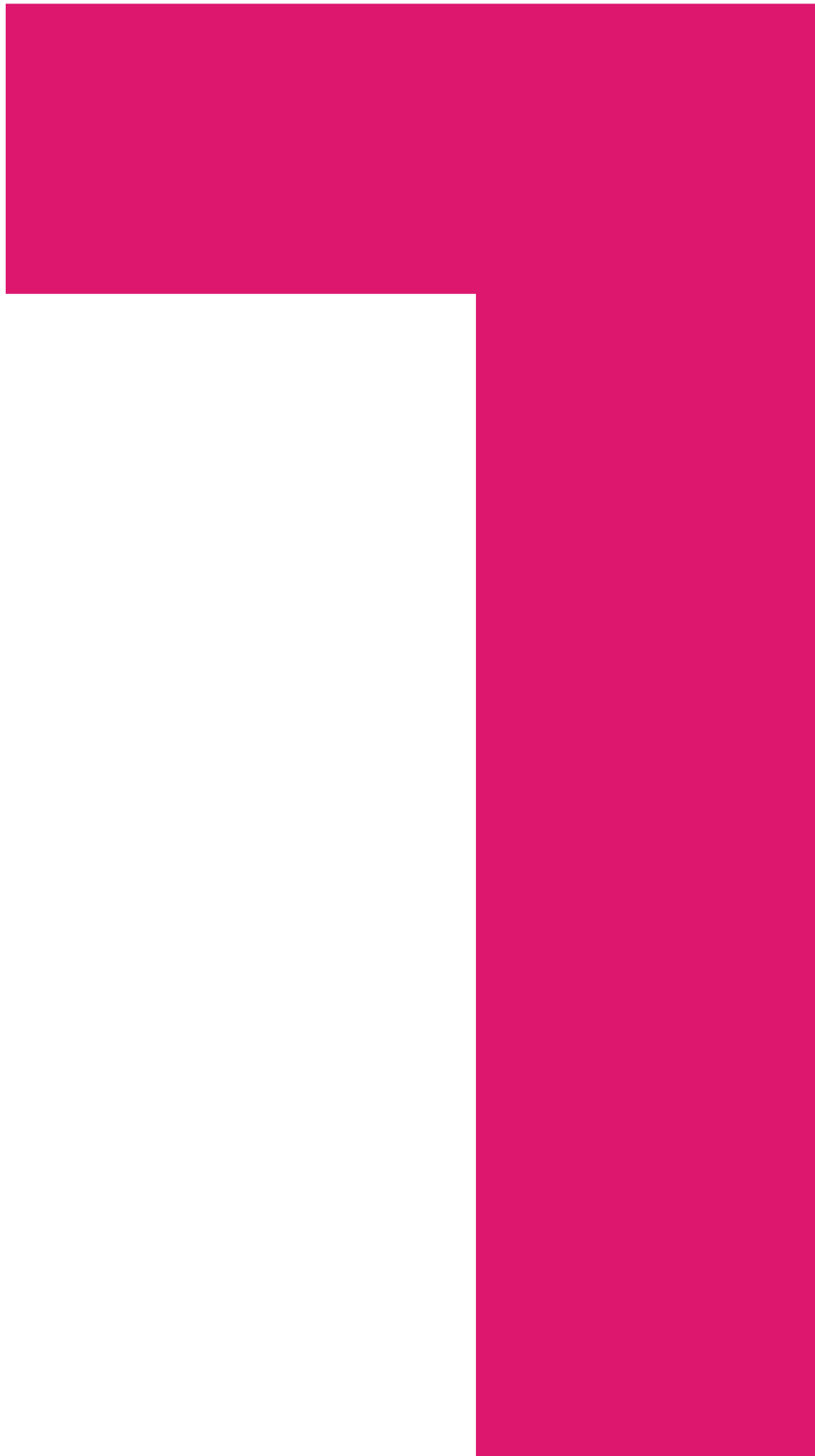
**Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur.**

**Eternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre.**

***Non obliviscar sermones tuos. Amen.***

***Poésie spirituelle. Poésie évidemment mystique. Poésie qui dépasse la poésie. Je n'ai pas besoin d'argumenter.***

# PAGES DE MES AMIS POETES





Mon ami **Rémi Mogenet** a fait paraître en octobre dernier aux éditions « A l'œil du Sphinx » un recueil contenant plus d'une centaine de poèmes, intitulé « Chants et conjurations ».

Rémi est un enfant de Tolkien. Il y a chez lui un goût pour l'épique, le merveilleux. Il fréquente les fées, les elfes, les lutins.

**A Vouan les fées se cachent sous la roche ;  
Leur cité d'or se tient sous la montagne.  
Quand vient Noël soudain s'ouvre une porte  
Qui montre aux yeux la splendeur et la flamme.**

**Jadis plus d'un, croyant voir un trésor  
Luire à portée, a mis toute son âme  
A s'emparer d'escarboucles énormes  
Qui ressemblaient à de grandes étoiles !**

**Hélas, sur eux se sont closes les grottes :  
Des profondeurs ceux qu'on nomme les Orques  
Ont étiré leurs griffes pour ces hommes.**

**Ont les entend gémir par les fissures ;  
Quel ange un jour viendra, dans maintes lunes  
Les arracher aux villes disparues ?**

**Les fées de Vouan**

On retrouve aussi dans le recueil de Rémi Mogenet les héros - Rahan, Superman, Tarzan et Jane – pour lesquels il dit son admiration et dont il regrette la disparition, espérant leur retour.

### **Superman l'invincible - la fin du poème**

**...Où sont-ils, à présent, ces héros de nos fables ?  
- Ils se cachent dans l'ombre, à l'abri des vapeurs  
Que les vices font naître au fond obscur des cœurs.  
Ils songent au futur, aux gestes formidables**

**Qu'ils devront accomplir pour que l'homme revive,  
Pour qu'il accède aux cités d'or du lointain ciel,  
Attendant l'heure sainte où soudain l'Eternel  
Les fera ressortir et franchir l'âpre rive**

**Qui sépare leur grotte étoilée et occulte  
Du monde que connaît l'homme lorsqu'il fait jour  
- Car dans son sommeil il se joint par l'amour  
A la terre sublime, hors de tout tumulte,**

**Où dans un pur jardin va demeurant son ange –  
Et les héros devront, quittant leur abri saint,  
Venir jusqu'à l'empire effrayant et malsain  
Qu'occupent les mortels – pour qu'enfin leur sort  
change.**

Les fées, les héros, mais encore les dieux et les déesses - Bastet, la déesse égyptienne à tête de chat -, les anges, les archanges - Oraphiel – et les saints de son pays savoyard – le bienheureux Ponce de Faucigny et François de Sales -.

### **Ode à François de Sales**

**On dit du bon évêque, on dit de saint François  
Qu'il chassa des maisons bien des gnomes rieurs ;  
Par le pur rituel les atteignant au cœur,  
Il soumit les démons les plus noirs à ses lois !**

**Un ange se plaçait dans ses membres mortels  
Et ses mains saisissaient les monstres invisibles,  
Quand le saint les lançait, ainsi que vers des cibles,  
Sur le mal qui grouillait comme l'âme des fiels.**

...

**On voyait au-dessus de son crâne luisant  
Le panache de feu et chaque œil s'irisant  
- Ou semblant un soleil – de l'être des hauts cieux ;**

**Et les spectres fuyaient à sa sereine approche !  
Le calme et la vertu scintillaient dans les yeux  
- Et l'éther résonnait des sons d'or de cent cloches !**

*Fascination pour les fées « O puissé-je entrevoir les murs faits de gemmes brillantes / De cette ville aux tours sans nombre et scintillantes, / Et là me faire aimer de la fée incroyable. » Et cette interrogation : « Vous reverrai-je un jour mes blondes demoiselles ? » Revoir les fées, on le lui souhaite, quand on sait combien elles savent l'apaiser.*

**... Elle arriva bientôt, en marchant sur les eaux,  
A ma portée et mit sa main sur mon front chaud ;  
Une douce fraîcheur l'emplit et la raison  
Me revint comme fait toujours une saison.  
Son sourire et l'éclat de son regard auguste,  
Et le souffle embaumé qui la gonflait au buste  
Et m'envoyait des parfums en sortant de sa bouche,  
Ramenèrent la paix en mon âme farouche.  
Glissant alors sa main légère et de cristal  
Dans la mienne lourde, elle fit un signal  
De l'autre, et soudain un vaisseau de lumière  
Vint du ciel l'entourer d'une étrange lumière...**

*C'est d'ailleurs une fée qui portera son âme aux cieux et le conduira, par un lac, au « pays d'or où resplendit l'amour ».*

**... Mais le souvenir seul nourrit mon fol espoir  
De retrouver la fée effrayante un beau soir,  
Et d'oser cette fois tendre la main vers elle,  
Et que mon âme soit prise sous son aile,  
Et portée au plus haut des cieux peuplés des anges,  
Ou du moins, par les chemins du lac, jusqu'à leurs franges !  
Car ses flots argentés mènent toujours un jour,  
Dit-on, au pays d'or où resplendit l'amour...**

*Il serait réducteur de limiter la poésie de Rémi Mogenet à cette place accordée au merveilleux. J'aurais pu ouvrir d'autres portes. Lisez texte plein d'émotion.*

### ***Le retour au jardin***

***En ce jour je revis la femme que j'aimais  
Dans un petit jardin qui sentait bon les roses ;  
Ses longs cheveux dorés sur de belles joues roses  
Rappelaient ce doux temps où les astres brillaient.***

***Ses yeux étincelaient comme d'anciens soleils  
Apparus au matin de ma verte jeunesse,  
Et leurs rayons légers me rendirent la liesse  
Qui conduisait mon cœur vers de divins éveils.***

***Mais sur son front plissé le souci par des rides  
Assombrissait ses traits car l'âge avait passé ;  
Et je pleurais moi-même en voyant l'air lassé  
Que ses cernes faisaient sur son visage aride.***

***Mon cœur fut traversé par un âpre soupir,  
Mes pleurs ont ruisselé dans la sèche poussière.  
Les fleurs et le gazon ont surgi de la terre ;  
Puis on vit revenir l'aube aux yeux de saphir.***

*Un dernier mot. Rémi est resté fidèle à l'enfance, l'âge où tout est possible. Il a gardé sa faculté d'émerveillement. Il s'est heurté au monde réel, ses mesquineries, ses vilénies ; probablement, il en a souffert ; mais il a gardé au fond de son cœur, la flamme de l'espérance, la foi en un monde meilleur. Il fait confiance à l'invisible, aux héros, aux saints , aux dieux dont il sait qu'ils reviendront.*

*Merci Rémi pour cette leçon d'espoir.*

**Marcel Maillet**

**MES PAGES**



**Quel magicien**

**quel jardinier céleste  
a semé dans le sous-bois  
cet archipel de fleurs légères  
brume de frêles fougères  
et d'aériennes cardamines ?**

**Pour quelle visitation de l'ange ou de la fée ?**

**Pour quelle annonce  
d'un éternel printemps ?**

**S'ouvre**

**dans la closerie de la clairière  
un ciel moiré de noctuelles  
et le chercheur d'énigmes s'émerveille  
qui reçoit le divin  
et marche vers l'enfance**

**\*\*\***

**La feuille détachée  
et qui s'est faite oiseau  
l'espace d'un vol bref  
soumise au caprice du vent  
qui l'emportera vers un ailleurs  
qu'elle ne sait ni ne souhaite,**

**la feuille détachée  
morte on croirait  
    séparée de la branche  
son âme musicienne est-elle perdue  
ou reviendra-t-elle  
    aux bourgeons nouveaux  
frissonner à voix menue  
    ses ariettes de brise ?**

*En lisant Angelus Silesius*

Saisir l'instant  
l'unique instant  
d'être le dieu

Un souffle  
la trémulation d'une fougère  
suffirait à effacer  
le mirage apparu  
entre les fougères

\*\*\*

Comme l'étincelle  
Sans le savoir  
est dans le feu

dans la lumière  
sans le savoir  
tu es le dieu

\*\*\*

Ne t'avise pas de fréquenter les anges  
Ils ne savent rien du vrai dieu

\*\*\*

Il ambitionnait le désert  
où règne la solitude  
et croît l'absolu  
qui seul permet d'être dieu

\*\*\*

Le désir de dieu  
est à lui-même  
son propre dieu



**B**ernard **M**  
graphisme